

## Qu'est-ce que vous préférez ? le texte de gauche ou celui de droite ?

**En fait, il s'agit du même mais à droite des intertitres et de petits paragraphes isolés**

**offrent du relief et permettent au lecteur de circuler librement.**

**C'est aussi cela notre travail : ajouter un “supplément d’âme”.**

## Dans les plantations

Dans la plantation sucrière, il y a ceux qui travaillent au “jardin”, c’est-à-dire dans les champs de canne, et ceux qui travaillent au “moulin” c’est-à-dire là où les cannes sont transformées en sucre. Ceux qui vont au jardin sont réveillés avant l’aurore par le claquement du fouet du commandeur. Celui-ci est chargé d’inspecter leur conduite et de punir toute négligence, tout signe d’inattention ou de fatigue.

À midi, on leur accorde 2 heures, non pour se reposer, mais pour aller préparer leur repas et celui de leur famille. À 2 heures précises, le commandeur rappelle les esclaves au jardin. Et le travail dure jusqu’à la nuit pour ceux qui ne sont pas obligés d’aller au moulin. Les esclaves attachés aux travaux de sucrerie, chaudière et moulin, n’ont pas d’autre occupation pendant la récolte. C’est un travail épuisant et dangereux. Il faut présenter les paquets de cannes aux cylindres qui vont les broyer, puis aux chaudières qu’il faut activer sans cesse. De nombreux esclaves, ne pouvant résister au sommeil et à l’épuisement, ont les bras broyés dans les meules ou brûlés dans les chaudières.

Outre le travail du jardin, les esclaves doivent aller deux fois par jour cueillir l’herbe pour le bétail actionnant les moulins. Ce dernier devoir est d’autant plus fatigant que l’herbe est souvent située à une grande distance de la plantation. On les y envoie lorsque la nuit a mis fin aux autres travaux. Ensuite, ils rentrent dans leurs cases, ramassent du bois, préparent leur souper et celui de leur famille. Il est près de minuit lorsqu’ils peuvent se jeter sur les pailles de paille de manioc qui leur servent de matelas. En temps ordinaire, c’est seulement à ce moment-là que l’esclave peut s’occuper de son propre jardin, qui lui fournit ses légumes. Si le propriétaire ne lui accorde pas le dimanche de liberté, il le cultive la nuit afin d’améliorer son ordinaire.

Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le coton est roi dans le sud des États-Unis. Entre 1815 et 1861, le rendement passe de 80 000 tonnes à 1 150 000 tonnes !

La récolte du coton commence pendant la seconde quinzaine d’août. On donne à chaque esclave un sac muni d’une courroie qu’il passe autour de son cou : elle maintient l’ouverture du sac à la hauteur de la poitrine, tandis que le fond touche presque le sol. On donne également à chacun un grand panier destiné à recevoir le coton quand le sac est rempli.

Les esclaves cueillent les graines entourées de filaments de coton. Quand leur sac est plein, ils le vident dans le panier, puis le coton est foulé aux pieds.

On exige des esclaves qu’ils soient dans les champs aux premières lueurs du jour, et à part les 10 ou 15 minutes qu’on leur accorde à midi pour avaler une minuscule ration de viande froide, on ne leur laisse pas de répit tant qu’on y voit encore. Par pleine lune, il n’est pas rare qu’ils peinent jusqu’au milieu de la nuit. Il faut en effet cueillir la capsule éclatée du coton dans un délai très court, avant que les fibres ne durcissent.

Une journée normale de travail représente une récolte de 200 livres. Si un esclave habitué à ce rendement fait moins, il est puni. Le cotonnier atteint environ 1,50 mètre de hauteur. Chaque tige produit de nombreuses branches qui poussent dans toutes les directions.

Qu’ils soient planteurs de coton dans les États du Sud, de tabac en Virginie ou dans le Kentucky, de riz en Caroline du Sud, tous les propriétaires sont d’accord : les esclaves constituent la main-d’œuvre la plus économique, la solution la plus rentable. Aussi en achètent-ils autant qu’ils peuvent se le permettre.

La moitié de la récolte de coton est produite par de petits exploitants possédant moins de 10 esclaves. Pour ces planteurs les conditions économiques de survie sont souvent difficiles. Ils doivent s’endetter lourdement auprès de prêteurs pour surmonter, d’une récolte à l’autre, la morte-saison. Trop pauvres pour renouveler le matériel et les outils usés, beaucoup s’efforcent de conserver leurs esclaves en assez bonne condition pour les transmettre à leurs héritiers. D’autres, afin d’augmenter leur capital, s’imposent des privations spartiates pour financer leurs investissements en esclaves, leur principal avoir : un

jeune de 18 ans acheté 650 dollars en 1845 pouvait être revendu 1000 dollars 5 ans plus tard, et 2000 à l’aube de la guerre civile.

En plus du blé et du porc nécessaires à ses besoins, le petit planteur élève du bétail et produit assez de coton pour en vendre une soixantaine de sacs par récolte.

Dans les grosses plantations de plus de 50 esclaves la vie est bien différente. C’est là qu’on trouve cette « aristocratie de planteurs qui pensait incarner à elle seule le Sud, en identifiant ses propres intérêts de classe avec la prospérité du Sud tout entier », dont parle Clement Eaton.

Dans des conditions idéales — régisseur compétent, esclaves robustes, mules solides, matériel adapté —, chaque travailleur peut cultiver 5 hectares de coton ou de blé, et le gros planteur espérer de substantiels bénéfices. Dans le bas Sud une plantation florissante peut s’étendre sur un domaine de plus de 500 hectares et employer plus de 150 esclaves. Le café exige lui aussi des soins nombreux. Toutefois, le travail est moins pénible que celui du sucre et du coton. On cueille et décortique le fruit rouge cerise appelé drupe. Puis on effectue la délicate opération du séchage : le grain est décortiqué de sa pulpe (grageage) et sèche pendant 7 ou 8 jours sur d’immenses aires planes, où il devient vert. Il ne doit pas être mouillé, et il faut parfois le couvrir à la hâte, le retourner très souvent et trier un à un les mauvais grains. Enfin on torréfie le café, c’est-à-dire qu’on le chauffe pour lui faire perdre le cinquième de son poids. Le grain devient alors brun clair et luisant.

Les esclaves d’une santé médiocre travaillent aux « bonifieries » de café, occupation qui consiste à débarrasser les grains de café de leur pellicule. Ils versent dans d’énormes mortiers les graines qu’on leur apporte. Là, des pilons de formes spéciales, mus par des chutes d’eau, pulvérisent la « gangue ». Les « bonifieurs » reprennent alors les grains pour les trier et les vanner.

On trouve peu de volontaires pour ce métier, car il est difficile de s’y faire un pécule, en dehors des dimanches qui leur sont payés par le maître si le travail presse.

Les planteurs blancs vivent dans la hantise de la révolte. Aussi les esclaves sont-ils constamment surveillés, matés, punis.

Un régisseur assure la bonne marche de la plantation. Il contrôle le rendement quotidien de chaque esclave dans les champs, fouille périodiquement les cabanes des Noirs en quête d’armes ou d’objets dérobés.

Des patter rollers, patrouilles de volontaires montés et armés, sillonnent régulièrement la campagne, sans compter les chasseurs de prime professionnels, qui, seuls ou en groupe, pourchassent les esclaves fugitifs dont la capture est mise à prix, parfois avec des dogues dressés spécialement.

Couvre-feu à 8 heures du soir aucun esclave ne doit plus être vu hors des quartiers, où des rondes s’assurent de sa présence. Aucun ne doit sortir de la plantation sans motif, les planteurs y veillent. On limite tout contact des esclaves avec le monde extérieur, particulièrement avec les Noirs libres et les étrangers.

Les règlements interdisent à un esclave de se battre avec d’autres, de jurer, d’avoir de l’alcool et de vendre quoi que ce soit. Il doit rester debout en présence de son maître.

Les punitions vont de la privation de repas à la marque au fer rouge, au boulet ou aux chaînes aux pieds, mais c’est surtout le fouet qui est employé à tout bout de champ. Il est administré par le régisseur, ou même par un « fouetteur », un employé qui ne fait que cela. Après, les blessures sont parfois arrosées d’eau salée, à la fois pour augmenter la douleur et pour désinfecter les plaies : double avantage. C’est seulement sous l’emprise de la colère ou dans des circonstances graves qu’un maître s’abaisse à fouetter ses esclaves de sa propre main. Quant aux dames, elles sont trop délicates pour infliger elles-mêmes le châtiment. Elles se contentent d’écrire au fouetteur : « Monsieur, voulez-vous donner à la jeune négresse Nancy tant de coups de fouet et porter la note à mon compte ? »

Ce texte est extrait du Gallimard Découvertes sur l'esclavage.

## Dans les plantations

**En fait, il s'agit du même mais à droite des intertitres et de petits paragraphes isolés**

**offrent du relief et permettent au lecteur de circuler librement.**

**C'est aussi cela notre travail : ajouter un “supplément d’âme”.**

leur capital, s’imposent des privations spartiates pour financer leurs investissements en esclaves, leur principal avoir : un jeune de 18 ans acheté 650 dollars en 1845 pouvait être revendu 1000 dollars 5 ans plus tard, et 2000 à l’aube de la guerre civile. En plus du blé et du porc nécessaires à ses besoins, le petit planteur élève du bétail et produit assez de coton pour en vendre une soixantaine de sacs par récolte.

L'aristocratie des planteurs

Dans les grosses plantations de plus de 50 esclaves la vie est bien dif-férente. C’est là qu’on trouve cette « aristocratie de planteurs qui pen-sait incarner à elle seule le Sud, en identifiant ses propres intérêts de classe avec la prospérité du Sud tout entier », dont parle Clement Eaton. Dans des conditions idéales — régisseur compétent, esclaves robustes, mules solides, matériel adapté —, chaque travailleur peut cultiver 5 hec-tares de coton ou de blé, et le gros planteur espérer de substantiels bé-néfices. Dans le bas Sud une plantation florissante peut s’étendre sur un domaine de plus de 500 hectares et employer plus de 150 esclaves.

**Le café : un travail moins éprouvant**

Le café exige lui aussi des soins nombreux. Toutefois, le travail est moins pénible que celui du sucre et du coton. On cueille et décortique le fruit rouge cerise appelé drupe. Puis on effectue la délicate opération du sé-chage : le grain est décortiqué de sa pulpe (grageage) et sèche pendant 7 ou 8 jours sur d’immenses aires planes, où il devient vert. Il ne doit pas être mouillé, et il faut parfois le couvrir à la hâte, le retourner très souvent et trier un à un les mauvais grains. Enfin on torréfie le café.

Les esclaves d’une santé médiocre travaillent aux « bonifieries » de café, occupation qui consiste à débarrasser les grains de café de leur pelli-cule. Ils versent dans d’énormes mortiers les graines qu’on leur apporte. Là, des pilons de formes spéciales, mus par des chutes d’eau, pulvéri-sent la « gangue ». Les « bonifieurs » reprennent alors les grains pour les trier et les vanner.

On trouve peu de volontaires pour ce métier, car il est difficile de s’y faire un pécule, en dehors des dimanches qui leur sont payés par le maître si le travail presse.

Le cinquième de son poids
La torréfaction du café consiste à le chauffer pour lui faire per-dre le cinquième de son poids. Le grain devient alors brun clair et luisant.

**Sous haute surveillance**

Les planteurs blancs vivent dans la hantise de la révolte. Aussi les es-claves sont-ils constamment surveillés, matés, punis.

Un régisseur assure la bonne marche de la plantation. Il contrôle le ren-dement quotidien de chaque esclave dans les champs, fouille périodi-quement les cabanes des Noirs en quête d’armes ou d’objets dérobés. Aucun ne doit sortir de la plantation sans motif, les planteurs y veillent. On limite tout contact des esclaves avec le monde extérieur, particulièrement avec les Noirs libres et les étrangers.

Des *patter rollers*, patrouilles de volontaires montés et armés, sillonnent régulièrement la campagne, sans compter les chasseurs de prime pro-fessionnels, qui, seuls ou en groupe, pourchassent les esclaves fugitifs dont la capture est mise à prix, parfois avec des dogues dressés spécia-lement.

Couvre-feu
À partir de 8 heures du soir aucun esclave ne doit plus être vu hors des quartiers, où des rondes s’assurent de sa présence.

**Le fouet et le sel**

Les règlements interdisent à un esclave de se battre avec d’autres, de jurer, d’avoir de l’alcool et de vendre quoi que ce soit. Il doit rester de-bout en présence de son maître.

Les punitions vont de la privation de repas à la marque au fer rouge, au boulet ou aux chaînes aux pieds, mais c’est surtout le fouet qui est em-ployé à tout bout de champ. Il est administré par le régisseur, ou même par un « fouetteur », un employé qui ne fait que cela. Après, les bles-sures sont parfois arrosées d’eau salée, à la fois pour augmenter la dou-leur et pour désinfecter les plaies : double avantage. C’est seulement sous l’emprise de la colère ou dans des circonstances graves qu’un maî-tre s’abaisse à fouetter ses esclaves de sa propre main. Quant aux dames, elles sont trop délicates pour infliger elles-mêmes le châtiment. Elles se contentent d’écrire au fouetteur : « Monsieur, voulez-vous donner à la jeune négresse Nancy tant de coups de fouet et porter la note à mon compte ? »